

« Seule une femme pouvait limiter son effort à traduire ses impressions,
ses impressions ayant coutume de se suffire à elles-mêmes,
et rachetant ce qu'elles ont toujours de superficiel
par un charme incomparable de douceur et de fine grâce. »¹

Les mots de la chair

*Impressions sur la littérature féminine, les femmes-artistes, et toutes celles qui
créent avec un vagin, sans forcément s'en servir*

On nous dit “femmes-artistes” mais personne ne dit jamais “hommes artistes”, on dit “écrivaine lesbienne” mais jamais “écrivain hétérosexuel”, on dit “littérature érotique” et “cinéma porno” mais jamais “littérature non sexuelle” et “cinéma non explicite”.

Parce que l'être-femelle préempte encore socialement l'être-créatif. Parce que la chair teinte les mots, donne une certaine grille de lecture à ceux qui les reçoivent, parce qu'un prénom féminin sur une couverture de bouquin situe déjà le texte avant même que ses mots ne se soient mis à parler.

Parce qu'on sépare toujours le corps de l'intellect, le haut du bas, le profane du sacré. Parce qu'on ne pense pas ensemble la tête avec le cul, il y a toujours les mots nobles, et les mots impurs.

* * * * *

¹ T. Wyzewa, « *Peintres d'hier et d'aujourd'hui* », Paris, 1903, p. 215. (cité par Marie-Jo Bonnet in article « Contestations des signes du masculin dans l'art du XXe siècle », Genres et Générations, 2009).

Il n'y a pas d'écriture féminine, d'érotisme ou de sensibilité féminine, parce qu'il n'y a pas de femmes en littérature.

Il y a des êtres qui écrivent d'une place où on les a assignées. Certaines avec rage et pour s'en extraire, d'autres au contraire épousent les lignes qu'on nous a tracées. Celles qui se veulent en marge de ce lieu, à l'écart du féminin, excentrées, y sont ramenées ensuite, à leur corps défendant. Leurs mots sont des mots de femmes, des mots situés. Le masculin persiste comme référent universel. Les mots du féminin restent de l'ordre du singulier, indexés au genre de qui les a énoncés.

Les mots qui nomment le monde. Dessinent les cadres de nos pensées. Paramètrent notre expérience. Déterminent notre pouvoir d'agir en société.

« Le discours n'est pas simplement ce qui traduit les luttes ou les systèmes de domination, mais ce pour quoi, ce par quoi on lutte, le pouvoir dont on cherche à s'emparer. »²

De la puissance des mots, on sait la vertu et les dangers. Le degré de maîtrise de la langue détermine les dominants et les dominés.

On sait aussi l'arbitraire des signifiants, mais on n'arrive toujours pas à s'en décoller. Car le langage, comme l'image, comme tout ce qui fait signe, est colonisé. Le sein signifie la femme. L'allongé, le plein, c'est le mâle. Le creux, la courbe, c'est la féminité. Qui se dessine en creux de la langue où le masculin accorde tout au pluriel, quand le féminin ne l'emporte qu'en non mixité.

Et il faut encore se justifier de la volonté de créer, de penser, d'être « entre-nous ». Auprès de ceux qui réclament le droit de pénétrer les festivals, les concerts, les rares espaces qu'on s'est réservés en marge de la maternité, du couple, du travail, des tâches ménagères et des pages mode des magazines qui nous disent comment s'habiller.

Il faut encore répéter. Ce que d'autres ont dit avant nous, sans jamais se lasser.

Il n'y a pas de femmes, mais des fictions de féminités, mythes brodés sur nos corps par les signifiants qu'on y a accrochés.

² Michel Foucault, « *L'ordre du discours* », Flammarion, Paris, 1971.

Il y a le fait biologique, qui n'est pas une destinée, et un fait sociologique : population numériquement majoritaire et symboliquement minorée.

Il y a de belles images, cambrures dans des robes échancrées, brushings impeccables, rivières de diamants et décolletés, robes de soubrettes, turbans d'exotisées, des parfums frais ou sucrés, des peaux éclaircies, de la lingerie fine pour tout emballer.

La femme est un singe bien dressé. Un idéal jamais atteint et un vagin sur-signifié.

« Le lecteur peut se demander quelle distinction je fais entre la féminité vraie et la mascarade. En fait, je ne prétends pas qu'une telle différence existe. Que la féminité soit fondamentale ou superficielle, elle est toujours la même chose.³ »

Une assignation.

« Tiens-toi droite. Ne dis pas ça, ce n'est pas joli dans la bouche d'une jeune fille. Un de perdu, dix de retrouvés. Il faut souffrir pour être belle. Trois kilos en moins avant l'été. Chauds les maillots ! Nos recettes light et gourmandes. Faites-vous plaisir ! Faites le premier pas. Quelle amante êtes-vous ? Mes cheveux en été. Chasser le capiton en hiver. Programme minceur d'après les fêtes. Dix ans de moins. Rétro-chic. Lolitas chics. Mes jambes, je les montre ! Couture spéciale ventre plat. Pour un teint zéro défaut. Les petits défauts qui les font craquer. Le sexe après 50 ans. Le sexe après 40 ans. Le sexe après 30 ans. Redessinez l'ovale de votre visage. Lift fermé. Sauvages et douces à la fois. Et si ce soir, c'est vous qui décidez ? Emmenez-le dans son restaurant préféré. Après le divorce, reconstruire sa vie. Les ados, comment vivre avec. Premières rides. Redessiner l'ovale du visage. Fermé du buste. Une peau de pêche. Une chevelure de rêve. Abdos-fessiers : comment les tonifier. Parce que je le vaux bien. »⁴

Pendant ce temps-là, Cendrillon, Blanche-Neige, la Belle au Bois Dormant et les mannequins Nivéa n'en finissent plus de se faire une beauté.

³ Joan Riviere, « *La Féminité en tant que Mascarade* », (« Womanliness as a Mascarade »), 1929. Traduction française 1994, Editions du Seuil, Paris.

⁴ Maman, Marie-Claire, Marie-France, Elle, Femme Actuelle, Madame Figaro, Diva, Votre Beauté, Jeune et Jolie, L'Oréal.

Il n'y a pas d'eau de rose, de douceur et de bons sentiments innés, poussant en même temps que nos ovaires.

Il n'y a pas de « *légèreté, de fraîche clarté, d'élégance un peu facile, qui constituent les traits essentiels de la vision d'une femme*⁵. »

Il y a le rabotage de nos imaginaires, le rétrécissement de nos mots, inversement proportionnel au degré de sophistication des machines à laver (pour lesquelles nous posons en robe sexy et brushing dans les publicités).

Il y a des putes et des cinglées, des mères indignes et des évadées.

Une femme ça transpire, ça pue, ça rote et ça pète, ça mange avec ses doigts, ça se gratte l'anus, ça crache des glaviots quand personne ne regarde et ça coupe des têtes.

Vissé à son piédestal, l'éternel féminin se fait chier.

« Nous avons été nommés, désignés, identifiés, dès avant notre naissance – et très vite aussi, nous avons été insultés, injuriés, blessés par des mots. Que faire ? Comment faire avec les mots que nous n'avons pas choisis, qui nous constituent et dont nous usons, les mots dont on use pour s'adresser à nous, les mots qui parfois, souvent, nous heurtent ? »⁶

Née femelle, assignée femme. J'ai des mots pour le dire, et le resignifier.

Même si. Me guette la trappe de l'étiquette. Le risque de voir de thème de la femellité « *subsumer l'intention initiale de créer une œuvre littéraire* ». Parce que le texte « *qui accueille un tel thème voit une de ses parties prise pour le tout, un des éléments constitutants du texte pris pour tout le texte et le livre devenir un symbole, un manifeste. Quand cela arrive, le texte cesse d'opérer au niveau littéraire, il est l'objet de déconsidération en ce sens qu'on cesse de le considérer en relation avec les textes équivalents. Cela devient un texte à thème social et il attire l'attention sur un problème social. Quand cela arrive à un texte il est détourné de son but premier qui est de changer la réalité textuelle dans laquelle il s'inscrit.*

⁵ Théodore Wyzewa, « *Peintres d'hier et d'aujourd'hui* », Paris, 1903, p. 215

⁶ Judith Butler, « *Le pouvoir des mots. Politique du performatif* », Editions Amsterdam, Paris, 2004, Préface « Une provocation », par Charlotte Nordmann et Jérôme Vidal, p.9.

(...) Pris comme symbole ou adopté par un groupe politique, le texte perd sa polysémie, il devient univoque. Cette perte de sens et le manque de prise sur la réalité textuelle empêchent le texte d'accomplir la seule opération politique qu'il puisse accomplir: introduire dans le tissu textuel du temps par la voie de la littérature ce qui lui tient à corps. »⁷

Et pourtant on écrit encore de cette place-là, celle qu'on nous a assignée. Avec nos tripes et nos cerveaux, on tricote des mots comme autrefois la dentelle, on dresse des barricades de consonnes, lâche des rafales de voyelles, sabote les recettes de grammaire, enfante des manifestes, balaie le plancher du discours sur la féminité. Forcenées, dérangées, pas très belles à voir toujours. On se donne à lire et se nourrit des mots de celles qui nous ont précédées. Dans toutes les langues des marées de pages lavent les rivages de la binarité, corrodent les récifs d'idées reçues sur « la femme », répètent, sans se lasser.

Et c'est parfois plus simple d'écrire des livres enragés contre l'état du monde, les violences faites aux femmes, le sexisme ordinaire, le système qui nous fabrique serviables, douces, minces, gentilles et apprêtées, que d'interroger notre expérience individuelle, prendre la responsabilité d'en réchapper. Hier encore on m'appelait mademoiselle. Hier encore je disais « mon amour » à qui me diminuait, trouvais des excuses à qui remplissait mon vagin en me vidant de ma puissance, de mon individualité, frappait mes sœurs et les violait. Hier encore je ne me possédais pas, j'appartenais à un autre que moi. Hier encore je me faisais docile au nom de l'amour, et de la féminité. Grandiose en mots, amazone de papier, misérable en vérité. Parce que les mots ne peuvent pas tout. Ce sont des siècles de conditionnement fossilisés dans nos moelles qu'il faut déraciner, nos corps et nos esprits qu'il faut décoloniser de l'intérieur, des façons de se dire qu'il faut réinventer.

La mère, la sainte et la putain continuent de se chercher d'autres mots pour exister.

Wendy Delorme

⁷ Monique Wittig, en post-face à l'édition française de « *La Passion* » de Djuna Barnes, Flammarion, Paris, 1982.